Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

46 | 2013

L'espace du politique en Allemagne au XIX^e siècle

Galilée : lieu(x) de mémoire(s) en Italie (1839-1892)

Antonin Durand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/4455>

DOI : 10.4000/rh19.4455

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 163-184

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Antonin Durand, « Galilée : lieu(x) de mémoire(s) en Italie (1839-1892) », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 46 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4455> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4455>

Tous droits réservés

ANTONIN DURAND

Galilée : lieu(x) de mémoire(s) en Italie (1839-1892)

Dante célébré en grande pompe à Florence en 1865 à l'occasion du quatre centième anniversaire de sa mort ; Machiavel honoré en 1869 toujours à Florence ; Christophe Colomb commémoré avec faste à Gênes pour le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique en 1892... L'Italie à peine unifiée n'a guère tardé à se constituer un panthéon de grands hommes dont le souvenir réactivé par les fastes commémoratifs fournissait à la nouvelle nation une mémoire commune et un socle culturel. Comme le note Guido Mazzoni dès 1892 à propos de la commémoration de Galilée à Padoue : « Il y a là de quoi susciter l'envie des autres nations devant cette *alma parens frugum* et tous ces grands hommes ; mais il y a aussi de quoi en faire grogner plus d'un, en Italie comme ailleurs, contre notre manie commémorative »¹.

De tous ces grands hommes italiens, Galilée fut sans doute celui qui donna lieu au plus grand nombre de commémorations publiques autour de l'unification nationale. Parce que sa carrière l'avait fait traverser un grand nombre de villes de la péninsule – et d'abord Pise, Padoue et Florence – qui toutes voulaient leur part de sa gloire, parce que son procès et sa condamnation continuaient à susciter la controverse parmi les érudits et jusqu'au sein du peuple, la figure de Galilée fut fêtée selon des formes, des rituels et dans des lieux variés avant et après l'unification.

En 1892, au cours de la grande célébration du tricentenaire des premiers cours de Galilée à l'Université de Padoue, Augusto Conti revenait sur « trois glorifications de Galilée » dans la seconde moitié du XIX^e siècle : « Le nom de Galilée, dans la seconde moitié de ce siècle, a été célébré en trois dates mémorables : à Pise, pour le tricentenaire de la naissance de ce grand homme ; à Florence, lors de la mise en place de sa majestueuse effigie sur la façade monumentale de Sainte-Marie-des-Fleurs ; à Padoue, pour le tricentenaire de la première leçon qu'il tint dans la salle de cette prestigieuse université, face à

1. « C'è di che suscitare l'invidia delle altre nazioni verso questa *alma parens frugum*, e d'uomini grandi; ma c'è anche da fare barbottare più d'uno, e in Italia e fuori, contro la nostra mania festaiuola », Guido Mazzoni, « Le feste galileiane a Padova », *Nuova antologia*, ser. 3, fasc. XXIII, 1^{re} décembre 1892, p. 544.

une foule enthousiaste»². Il convient d'ajouter à cet ensemble l'inauguration d'une statue de Galilée en ouverture du Congrès des scientifiques italiens en 1839, afin de saisir plus largement les évolutions des commémorations galiléennes qui jalonnent les étapes d'une construction nationale qui ne débute pas plus qu'elle ne s'achève en 1861³. Cette célébration accompagne aussi la construction de la figure de Galilée au XIX^e siècle, sur fond de débats de la communauté scientifique avec l'Église. Au-delà, notre attention se portera essentiellement sur le tricentenaire de la naissance de Galilée célébré à Pise en 1864 et sur celui du premier cours donné par Galilée à Padoue en 1592, ainsi que sur les commémorations plus diffuses mais non moins significatives tenues à Florence au cours de cette période.

L'historiographie galiléenne s'est certes emparée depuis longtemps du XIX^e siècle⁴. Elle a ainsi permis de montrer à la fois la réactivation de cette figure relativement délaissée au XVIII^e siècle et son utilisation pour la diffusion des idées astronomiques ainsi que les controverses auxquelles elle put donner lieu⁵. L'entrée par les commémorations permet d'ajouter au débat savant une réflexion sur l'usage public du personnage, et sur sa réception. Seule la commémoration de Pise en 1864 a jusqu'ici donné lieu à une monographie⁶, tandis que les études sur les représentations de Galilée délaissaient les commémorations en se concentrant sur leur dimension iconographique ou littéraire⁷. En introduisant une dimension comparative entre différentes commémorations, on entend représenter la dynamique qui voit la figure de Galilée transformée selon les contextes et les lieux, au service de causes et d'intérêts parfois contradictoires.

L'objectif de cette analyse est de croiser l'histoire de la construction nationale de l'Italie avec celle de la figure de son savant le plus emblématique, en dégageant à la fois les aspects unificateurs de cette figure tutélaire, et les conflits

2. « Il nome di Galileo, nella seconda metà di questo secolo, si è celebrato in tre memorabile date : a Pisa, pel terzo Centenario dalla nascita del grand'uomo ; a Firenze, per la collocazione della sua effigie maestosa sulla Facciata monumentale di Santa Maria dei Fiore ; a Padova, pel Terzo centenario della prima Lezione ch'Egli, nell'Aula di tanto insigne Università, tenne al cospetto d'una moltitudine plaudente. » Augusto Conti, « Tre Glorificazioni di Galileo », in *Omaggi a Galileo Galilei per il terzo centenario dalla inaugurazione del suo insegnamento nel Bò*, Padova, Tip. Giovanni Battista Randi, 1892, p. 11.

3. Gilles Pécout, *Naissance de l'Italie contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2004.

4. La construction de la figure de Galilée au XIX^e siècle à travers ses rééditions et les relectures de son procès a donné lieu à une importante bibliographie dont nous ne donnons ici que quelques grandes lignes : Gianni Micheli, « L'idea di Galileo nella cultura italiana dal XVI al XIX secolo », in Paolo Galuzzi et al. [dir.], *Galileo ; la sensata esperienza*, 1988, p. 163-86. Michael Segre, « The Never-Ending Galileo Story », in Peter Machamer (ed.), *The Cambridge Companion to Galileo*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 388-416. Franco Bertolucci [dir.], *Galilei e Bruno nell'immaginario dei movimenti popolari fra Otto e Novecento*, Pise, Biblioteca Franco Serantini, 2001. Il convient d'y ajouter la publication prévue des actes d'un colloque consacré à « Galileo nella coscienza nazionale: miti e frustrazioni nell'Italia dell'Ottocento e del Novecento », tenu à Florence les 7 et 8 novembre 2008 au Centro Romantico del Gabinetto scientifico letterario G.P. Vieusseux.

5. Pietro Redondi, *Galilée hérétique*, Paris, Gallimard, 1985 [1983 pour l'édition italienne].

6. Marco Cini, « L'ambigua costruzione di un'identità nazionale: le celebrazioni di Galileo a Pisa (1864) », in Franco Bertolucci [dir.], *Galilei e Bruno nell'immaginario...*, op. cit., p. 67-84.

7. Pietro Redondi, « Dietro l'immagine. Rappresentazioni di Galileo nella cultura positivista », *Nuncius*, IX, 1994, fasc.1, p. 65-116.

sous-jacents que ses utilisations parfois antagoniques révèlent. Deux éléments apparaissent comme particulièrement révélateurs des tensions qu'engendre le recours à Galilée : les revendications localistes, qui voient les villes où Galilée a vécu se disputer parfois âprement sa mémoire, et apparaissent en contradiction avec l'usage patriotique qui finit par s'imposer, et les conflits de mémoire autour de son procès, entre tentatives de conciliation entre science et religion, et utilisation agonistique de la figure du savant martyr.

GALILÉE 1839-1892 : LES LIEUX ET LES HOMMES

Un demi-siècle de commémorations galiléennes

C'est à Pise, en 1839, qu'eut lieu la première grande célébration galiléenne du XIX^e siècle. Le 1^{er} octobre à 10 heures 30, la première réunion des scientifiques italiens s'ouvrait avec une messe solennelle célébrée à l'Église primatiale de Pise. Le lendemain, le 2 octobre, une autre cérémonie également destinée à ouvrir les travaux des scientifiques italiens se tenait dans l'Aula Magna de l'Université de Pise : l'inauguration d'une statue dédiée à Galilée du sculpteur livournaise Emilio Demi. Deux inaugurations pour un congrès, le premier d'une série retenue comme un tournant important de l'histoire des sciences en Italie, et comme la première manifestation collective d'un sentiment national chez les scientifiques des États préunitaires. La presse se faisait largement l'écho de cette initiative, qui se trouvait d'abord à la jonction de deux initiatives indépendantes l'une de l'autre, que furent l'organisation d'un congrès de savants de l'ensemble de la péninsule, et la souscription voulue par un groupe de Pisans pour honorer le plus illustre de leurs scientifiques⁸.

L'idée d'honorer Galilée dans sa ville natale par l'érection d'une statue est ancienne, et la réunion des scientifiques apparaît comme une opportunité pour relancer un projet délaissé. La première trace connue d'une telle revendication se trouve dans un manuscrit non daté, mais probablement écrit en 1838, et signé d'un certain Leopoldo Ruschi⁹. Il n'est alors nullement question du Congrès des scientifiques italiens, puisque le projet est encore d'inaugurer la statue à l'occasion de la fête du saint patron de la ville, la Luminara di San Ranieri. L'auteur de cet appel fait déjà allusion à la statue d'Emilio Demi, mais la localisation proposée est celle du cimetière monumental de Pise, sur la place des Miracles de la ville, celle où se situent les hauts lieux de

8. En particulier « Il Congresso degli scienziati in Pisa nell'ottobre 1839 », *Teatro universale*, supplemento al n° 277, 4 pages, p. 2-3. Lettera del Prof. Giuseppe Del Chiappa al Dott. N... Di Venezia, *Il Gondoliere*, Anno 7, n° 42-44, p. 1. G. Tabani, « Un monumento al Galileo in Pisa », *L'Indicatore pisano*, Giovedì 10 Ottobre 1839, p. 1. Cf. également *La Gazzetta di Milano*, n° 295, martedì 22 ottobre 1839.

9. « Primo progetto fatto da L. Ruschi per l'erezione di una statua del Galileo. Progetto di assicuaazione per un monumento a Galileo Galilei da inaugurarsi nel Camposanto di Pisa in occasione della Luminaro del 1839 », Harvard University, Widener Library, Houghton LSoc2521.50.10.

la ville, à commencer par la Tour et la cathédrale. Ce n'est qu'en juin 1839 que se constitue une commission qui se charge de récolter des fonds pour permettre aux Pisans d'acheter la statue, et qui propose dans son manifeste fondateur d'associer cette initiative à la tenue du congrès des scientifiques¹⁰. Cette double hérédité induit des ambiguïtés dans les modalités de cette célébration, à la fois fête populaire et fête savante, exaltation de Pise et « fête de la nation »¹¹.

C'est encore à Pise que se déroule la deuxième cérémonie galiléenne marquante de notre période, au lendemain de l'unification nationale, lors du tricentenaire de la naissance du savant en 1864. Comme en 1839, l'ouverture de la cérémonie est double, avec un premier temps religieux au cours duquel une procession composée de personnalités pisanes, italiennes et étrangères se rend à la chapelle Sant'Andrea où a été baptisé Galilée, et un second temps universitaire, dans l'Aula Magna de l'Université, avant qu'une course de bateaux sur l'Arno vienne parachever la vocation populaire et ouverte de l'événement. Plus ouvertement national, dans un contexte qui s'y prête mieux, le tricentenaire pisan apparaît comme un modèle d'utilisation de Galilée comme figure réconciliatrice des Italiens entre eux, et, jusqu'à un certain point, de l'Italie avec l'Église.

Cette réconciliation, sur laquelle on reviendra, trouve son paroxysme dans la mémoire portée par la ville de Florence pour un savant dont elle abrite le tombeau. Deux inaugurations méritent d'être retenues pour saisir la spécificité de la mémoire galiléenne dans cette ville. La première concerne la statue de Galilée installée dans une des loges de Giorgio Vasari qui longent la Galerie des Offices, au côté de statues d'illustres Toscans¹². La cérémonie d'inauguration de ces statues se tient en 1856, et ne laisse à Galilée qu'une place modeste, mais cette initiative n'est pas sans effet sur les rivalités locales pour la captation de la mémoire galiléennes entre Pise et Florence. La seconde célébration relève surtout de l'utilisation de Galilée dans les relations entre science, nation et Église, puisqu'il s'agit de l'inauguration de la façade de la cathédrale de Florence Santa Maria del fiore, rénover par l'architecte Emilio De Fabris entre 1876 et 1886. Ce rapprochement inédit de la statue de Galilée et d'une façade d'église si puissamment symbolique est naturellement

10. Manifesto per l'acquisto della statua di marmo di Galileo scolpita da Emilio Demi, Museo Galileo (Florence), Archivio Riunioni degli scienziati italiani (1839-1862), Lettere e carte diverse. 1839, ms. 3.378.

11. L'expression est empruntée à Ilaria Porciani qui désignait par là des célébrations post-unitaires : Ilaria Porciani, *La festa della nazione ; Rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologne, Il Mulino, 1997.

12. Cette initiative de 1834, proposée à l'origine par le typographe Vincenzo Batelli, et approuvée par un décret grand-ducal de 1835, consiste à faire appel à la contribution de 4 000 Toscans pour financer 28 statues de Toscans illustres, confiées à de jeunes sculpteurs de la région, à établir dans les loges qui longent la galerie des Offices. Galilée est retenu par la « Députation florentine pour accomplir la décoration des Loges des Offices en l'honneur d'illustre Toscans » et sa statue est inaugurée en même temps que les autres en 1856. Voir à ce sujet : *L'inaugurazione delle XXVIII statue di illustri Toscani nel portico degli Uffizi in Firenze – Ricordo agli amatori sinceri delle glorie nazionali*, Firenze, 1856.

un jalon important de la construction du récit du procès de Galilée et de ses rapports avec l'Église.

Enfin, la fête la plus ample, sans doute, par son rayonnement international et par le nombre de ses acteurs fut le tricentenaire du premier cours donné par Galilée à l'Université de Padoue, célébré en 1892. Largement liée à la publication d'une édition nationale des œuvres du savant, cette commémoration doit beaucoup à celui qui fut le principal architecte de ces deux entreprises, le mathématicien et historien des mathématiques Antonio Favaro¹³. Ouverte le 7 décembre par un discours du recteur de l'Université, la commémoration associe de nombreux savants étrangers, parmi lesquels plusieurs éminences des sciences et des lettres qui se voient remettre un doctorat *ad honorem* de l'Université de Padoue, comme George Howard Darwin, second fils de Charles Darwin, les astronomes Giovanni Virgilio Schiarapelli et Hugo Gylden ou encore l'ingénieur français, fondateur de l'Association française pour l'avancement des sciences Charles-Marie Gariel. Cette célébration à vocation internationale, qui trouve son aboutissement dans l'achèvement 17 ans plus tard de la monumentale édition nationale des œuvres de Galilée peut à bon droit être considérée comme l'ultime commémoration galiléenne du XIX^e siècle, d'autant que le calendrier commémoratif n'offre plus guère d'occasion d'y revenir avant longtemps.

Les acteurs de la commémoration

Les enjeux scientifiques, institutionnels et politiques que suscite ce type de célébrations ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des autorités locales, universitaires et ecclésiastiques. Chaque célébration fut donc le résultat d'un compromis sinon d'une confrontation entre ces différentes entités. De ce point de vue, l'inauguration de la statue d'Emilio Demi à Pise en 1839 apparaît comme un exemple particulièrement révélateur de la dialectique mise en œuvre par les acteurs pour influencer sur le sens de la commémoration et les aspects de la figure du savant les mieux mis en lumière.

Si cette inauguration s'est progressivement imposée comme le symbole par excellence de la première réunion des scientifiques de Pise, ces deux événements ont pourtant des genèses distinctes et obéissent à des logiques initialement fort éloignées. L'origine des réunions de scientifiques, fondées sous l'impulsion d'un groupe de scientifiques italiens, est un objet bien connu¹⁴. Le déplacement de la statue de Galilée d'Emilio Demi depuis

13. Sur Antonio Favaro, cf. Federico Seneca, « Antonio Favaro, studioso di Galileo », in Istituto veneto di scienze, lettere ed arti, *Galileo Galilei e la cultura veneziana*, actes du colloque tenu à Venise 18-20 juin 1992, p. 381-404. Sur Favaro et l'édition nationale des œuvres de Galilée, consulter Castagnetti Giuseppe et Camerota Michele, *Antonio Favaro and the Edizione Nazionale of Galileo's Works*, in Jürgen Renn (ed.), *Galileo in Context*. Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2001, p. 357-361. L'édition nationale de Galilée était elle-même en cours de publication lors des commémorations de 1892 : Galileo Galilei, *Le Opere di Galileo Galilei, Edizione Nazionale*, éditées par Antonio Favaro, Florence, Barbera, 1890-1909.

14. De la riche bibliographie sur les congrès des scientifiques italiens, on retiendra surtout Giuliano

Livourne jusqu'à Pise et son inauguration ont obéi à une logique bien différente, davantage ancrée dans l'histoire locale toscane. On l'a vu, c'est à l'initiative de quelques notables pisans que le projet d'achat de la statue a vu le jour. La commission qui se met en place pour organiser la chose est ainsi présidée par le gonfalonier de Pise Antonio Simonelli, entouré de professeurs de l'Université de Pise comme Gaetano Giorgini, Giovanni Rosini et Francesco Puccinotti, et divers notables de la ville. Cette commission a clairement une coloration libérale ; pour autant, on aurait tort d'y voir une association de libre-pensée, d'abord parce qu'elle comprend plusieurs catholiques notoires, ensuite parce que par la diversité de son recrutement et par la bonne réputation de ceux qui la composent, il s'agit plutôt d'une assemblée de notables respectés de Pise, qui tentent de rallier l'opinion pisane à l'idée que la ville se doit d'honorer un homme illustre qu'elle a vu naître.

La présence du mathématicien Gaetano Giorgini dans cette commission mérite une attention particulière, car c'est lui qui fait la jonction entre cette initiative et l'organisation de la réunion des scientifiques italiens. Gaetano Giorgini est une personnalité centrale de l'Université de Pise, puisqu'il a été nommé recteur aux études de l'université par le Grand-duc en 1838¹⁵. Membre de la commission pour l'inauguration de la statue de Galilée, il fait également partie du comité d'organisation du congrès des scientifiques italiens. Seule intersection, donc, entre deux initiatives initialement disjointes, Giorgini joua logiquement le rôle de courroie de transmission entre la commission, l'université et les organisateurs de la réunion des scientifiques¹⁶. C'est donc par le biais d'un membre de la faculté de sciences et au sein de l'Université que se nouent les deux logiques à l'origine de l'inauguration de 1839, marquant de manière nette la prééminence de l'Université sur cette initiative née à l'extérieur.

Plus généralement, les commémorations de Galilée sont largement accaparées par les universités, aussi bien à Pise en 1839 et 1864 qu'à Padoue en 1892. Seules font figure d'exception les commémorations florentines, où l'université a un poids moindre dans la vie locale. Certes, les commémorations de Pise sont le fruit d'initiatives extra-universitaires : de même qu'en

Pancaldi [dir.], *I Congressi degli scienziati nell'età del positivismo*, Bologne, CLUEB, 1983 ; et, pour une étude d'histoire comparée avec la France sur une plus longue période, particulièrement attentive à la sociologie des congrès, cf. Maria Pia Casalena, *Per lo Stato, per la nazione : I congressi degli scienziati in Francia ed in Italia ; 1830-1914*, Rome, Carocci, 2007. Une bibliographie très complète des différentes contributions sur le congrès de Pise se trouve également dans le volume *Pisa Ottobre 1839. Il primo Congresso dei dotti a Pisa*, Pise, Biblioteca universitaria, 1989.

15. Sur Gaetano Giorgini, voir en particulier : Giovanni Sforza, *Delle esequie solenni del senatore Gaetano Giorgini*, Lucques, Canovetti, 1875 ; et Gino Loria, « Intorno alla vita e le opere di Gaetano Giorgini », *Giornale di matematiche ad uso degli studenti delle università italiane*, 1893, 31, p. 23-31.

16. Voir par exemple la lettre dans laquelle il annonce à la fois la messe d'ouverture et l'inauguration de la statue de Galilée, Lettera di Gaetano Giorgini in merito alla funzione religiosa da celebrarsi in occasione dell'apertura del Congresso e alla cerimonia per l'inaugurazione della statua di Galileo, 30 septembre 1839, Museo Galileo (Florence), Archivio Riunioni degli scienziati italiani (1839-1862), Lettere e carte diverse. 1839, ms. 3.359.

1839, celle de 1864 est décidée par le préfet de Pise, le sénateur Luigi Torelli¹⁷, une genèse révélatrice de l'ambition nationale de la célébration. Mais la présence d'universitaires fortement investis dans la réflexion sur Galilée dans les comités d'organisation de chaque célébration permet à l'Université d'avoir la haute main sur la mise en place de l'événement, en particulier à Padoue où le comité est largement dominé par les enseignants de l'Université.

La forte présence des autorités locales, dans l'organisation et dans le contrôle du déroulement des festivités témoigne de leur intérêt pour le prestige qu'apporte à leur ville l'enracinement de Galilée. À chaque fois, la ville est un important pourvoyeur de fonds pour l'organisation, et les plus hautes autorités municipales viennent inaugurer les célébrations. Le rôle de l'État est plus ambivalent. Dans la Pise de 1839, le Grand Duché de Toscane accorde un parrainage discret mais consistant à la Réunion des scientifiques, sans l'afficher trop ouvertement pour ne pas sembler cautionner une initiative dont la vocation italienne est perçue par d'autres États de la péninsule comme un encouragement au mouvement national. En 1864, l'État est certes associé à une fête clairement nationale, mais, étrangement, c'est à Turin que le ministre de l'Instruction publique prononce un discours en hommage à Galilée dans le cadre beaucoup plus confidentiel d'une célébration organisée par les étudiants de l'Université¹⁸. Et si ce discours opère un rapprochement entre le tricentenaire de Galilée et le troisième anniversaire du Parlement italien, le choix de Turin pour le prononcer révèle sans doute une réticence des organisateurs de la commémoration pisane à se placer trop directement sous le patronage du ministère. Enfin, si le ministre est effectivement présent à la commémoration de Padoue, il n'y prend pas la parole, ce qui souligne la difficulté persistante de l'État à s'imposer dans des commémorations contrôlées par des universitaires jaloux de leur indépendance.

UNE MÉMOIRE CONFLICTUELLE

*Fête savante, fête populaire*¹⁹

Si les commémorations galiléennes résultent d'abord d'une négociation entre les intérêts parfois divergents des élites locales et nationales, tous s'accordent pour faire de ces célébrations une fête populaire, afin d'inspirer au

17. Cf. la lettre de Luigi Torelli à Silvestro Centofanti, Archivio di Stato di Pisa, R. Prefettura di Pisa 811 bis, Inserto di lettere autografe relative alla festa celebrata in Pisa il dì 18 febbraio 1864 (lettera datata 12 novembre 1863), citée in Marco Cini, «l'ambigua costruzione di un'identità nazionale...» *op. cit.*

18. Le discours est reproduit in *Il Centenario di Galileo Galilei celebrato dagli Studenti dell'Università di Torino Addì 21 febbraio 1864*, Turin, Stamperia dell'Unione Tipografica Editrice, 1864.

19. Sur les tensions entre aspirations populaires et exigences institutionnelles des célébrations nationales, on consultera Ilaria Porciani, *La festa della nazione...*, *op. cit.*, et en particulier le chapitre 3 : «Una festa per le istituzioni, una festa per il popolo», p. 97-142.

peuple un sentiment de fierté municipal ou national, et un intérêt pour la science.

La double généalogie de la célébration pisane de 1839 apparaît emblématique de la difficulté à tenir ensemble les exigences d'une commémoration universitaire et l'ouverture d'une fête populaire. Si le congrès est d'abord un événement organisé par les savants pour les savants, les initiateurs de l'achat de la statue entendent au contraire associer l'ensemble des Pisans dans une célébration aux visées plus populaires. La jonction de ces deux logiques doit donc être lue comme une sorte de compromis, dans la mesure où la cérémonie comme la localisation finalement choisie pour la statue ne correspondent pas aux ambitions initiales. Cette solution intermédiaire laisse aux instigateurs de la venue de la statue à Pise une certaine amertume, qui se lit par exemple dans cette lettre écrite par le secrétaire de la commission Antonio dell'Hoste pour annoncer aux souscripteurs les conditions de l'inauguration : « Bien qu'il s'agisse d'une fête assez simple et complètement dépourvue de faste, la Commission était en devoir de faire connaître le présent avis à tous les souscripteurs »²⁰.

L'inauguration de la statue le 2 octobre 1839 est pourtant un succès inattendu. Le discours solennel prononcé par le professeur de rhétorique italienne Giovanni Rosini devant ses pairs est massivement suivi, et très apprécié de tous. Les gazettes de Toscane et du reste de l'Italie se font l'écho de ce succès, en lui accordant souvent une place importante dans le récit du Congrès des savants. Ainsi, le journal vénitien *Il Gondoliere* fait ce récit de la journée : « Le deuxième jour restera pour toujours un jour mémorable des fastes pisans, et de la littérature, du fait de la cérémonie d'inauguration de la statue de Galilée. [...] Imaginez la majesté de cette cérémonie. Un grand orchestre avec deux fanfares très nombreuses, les portiques débordant de la crème de la population des deux sexes, entourés des savants et d'illustres étrangers »²¹. De même, la course de bateaux sur l'Arno organisée en 1864 se présente comme une tentative d'intégrer des rituels populaires à une fête savante.

Cette volonté d'ouvrir les commémorations à un public plus large a une résonance particulière dès lors qu'il s'agit des femmes, grandes absentes traditionnelles du récit de l'histoire des sciences, et dont la présence aux cérémonies galiléennes ne manque pas de frapper organisateurs et commentateurs. Ainsi, en 1839, *Il Gondoliere* souligne la présence de « la population des

20. « Benchè si tratti di una festa assai semplice e priva affatto di sfarzo, la Commissione era nel dovere di far giungere il presente avviso ad ogni Sottoscrittore » Note d'Antonio dell'Hoste aux souscripteurs pour leur annoncer l'inauguration de la statue (sans titre), 26 septembre 1839, conservée in *Relazioni intorno alla riunione degli scienziati tenuta in Pisa nel 1830 coll'aggiunta delle notizie sui congressi scientifici in generale*, Pisa, Tipografia Nistri, 1839.

21. « Il giorno due poi sarà per sempre memorabile ne' fasti pisani e della letteratura, per la augusta funzione della inaugurazione della statua del Galileo. [...] Immaginatevi la maestà di questa funzione. Grande orchestra con due bande numerosissime, pieni i portici del fiore della popolazione de' due sessi, i dotti ed altri illustri stranieri frammisti ad essa. » Lettera del Prof. Giuseppe Del Chiappa al Dott. N... Di Venezia, *Il Gondoliere*, Anno 7, n° 42-44, p. 1.

deux sexes», le *Giornale dei Letterari* insiste aussi sur la présence d'«hommes et de femmes, jeunes et vieux», tandis que le *Teatro universale* manifeste au contraire des réticences de voir si peu de femmes dans le public, ce que l'auteur anonyme de l'article interprète comme un échec de la vocation vulgarisatrice de cet événement : «Il ne manquait pour embellir [la foule] que la présence de ce qui non seulement embellit, mais radoucit, et répand une fleur aimable toutes les fêtes. Chacun aura compris qu'il manquait le beau sexe [...]. Et comment en effet pourrait-on atteindre le but désiré de rendre la science populaire si du groupe des scientifiques on devait éloigner nos mères, nos épouses et nos filles, ces femmes qui nous donnent la vie, le lait, la première éducation, l'affection, l'espérance, la joie et le réconfort, et qui sont depuis toujours la meilleure partie de notre pensée?»²²

La présence féminine est plus frappante encore aux commémorations de Padoue en 1892, où ce sont les femmes de la ville qui ont pris l'initiative d'offrir à l'Université un gonfalon destiné à orner la chaire de Galilée conservée par l'Université²³. Le recteur de l'Université ne manque pas de souligner la signification que revêt cette initiative : «Et aujourd'hui, au nom vénérable de la plus haute gloire scientifique de notre faculté, vous voyez, Monsieur le Ministre, la partie la plus choisie de la population padovane, ses femmes, qui n'oublient pas que la culturelle intellectuelle est austérité et grâce, dignité et légèreté, force et amour, et que la femme peut aujourd'hui sortir du sanctuaire de la famille pour entrer dans l'autre sacré de la science, pour y apporter toute l'énergie du sentiment dont elle est capable, et réchauffer avec la flamme de l'affection la recherche souvent aride et laborieuse de la vérité»²⁴.

S'il n'est alors nullement question de considérer les femmes comme des scientifiques potentielles à l'égal des hommes, leur présence est perçue comme un indice du caractère populaire et universaliste d'une cérémonie qui va au-delà de la communauté alors exclusivement masculine des scientifiques.

22. «Nè mancava ad abbellirla la presenza di chi non solo abbellisce, ma raggentilisce e sparge di un fior di cortesia tutte le feste. Ognuno già intende che favelliamo del sesso leggiadro[...]. E come mai si potrebbe pervenire al vagheggiato scopo di rendere popolare la scienza, se dal consorzio degli scienziati si tenessero lontane le madri, le spose, le figlie nostre, quelle donne infine che ci danno e la vita ed il latte e la prima educazione e gli affetti e le speranze e le gioie e i conforti, e che sono in ogni età la miglior parte de' nostri pensieri?», «Il Congresso degli scienziati in Pisa nell'ottobre 1839» supplément du *Teatro universale*, supplémento al n° 277, p. 3.

23. «Istromento del giorno 4 dicembre 1892 con cui nella ricorrenza del trecentesimo anniversario dalla prelazione di Galileo Galilei le Donne Padovane offrirono in dono un Gonfalone alla R. Università di Padova», in *Onoranze a Galileo Galilei nel terzo centenario dalla sua prelezione nell'università di Padova, Dicembre 1892, Narrazione e documenti*, Padova, Tip. Giovanni Battista Randi, 1896, p. 11.

24. «Ed oggi, nel venerato nome della più alta gloria scientifica del nostro Ateneo, Voi vedete qui adunata, on. Ministro, la parte più eletta della cittadinanza padovana, le sue Signore, le quali non hanno dimenticato che la coltura intellettuale è austerità e grazia, dignità e leggiadria, forza ed amore, e che la donna può oggiuscire dal santuario della famiglia per entrare nei sacri recinti della scienza, portandovi tutta l'energia del sentimento di cui essa è capace, e riscaldando colla fiamma dell'affetto la ricerca troppo sovente arida e faticosa della verità.» Galileo Ferraris, *Onoranze centenarie a Galileo Galilei; discorso del rettore magnifico*, Padova, Stabilimento Prosperini, 1892, p. 4.

Le retentissement des fêtes galiléennes se mesure plus généralement à la profusion poétique et littéraire à laquelle elles donnent lieu, inspirant de nombreux poètes et chansonniers. Les hymnes, odes et stances à Galilée fleurissent, et l'on dénombre pas moins d'une dizaine de poèmes directement dédiés à l'inauguration de 1839²⁵, un peu moins au tricentenaire 1864²⁶ et plus encore à l'occasion de la commémoration de 1892²⁷.

Des lieux de mémoire en concurrence

Le succès populaire de ces célébrations tient d'abord à la fierté patriotique que sollicite naturellement ce type d'événement. Une fierté à la fois nationale, mais également locale, qui voit chaque ville successivement se ressaisir d'un héros dont elle partage la mémoire avec les autres dans un contexte parfois conflictuel. Cette rivalité plus ou moins ouverte pour l'appropriation de la mémoire de Galilée se manifeste à trois niveaux : au niveau des initiateurs des commémorations, dans leur volonté de susciter l'émulation, à celui de la population, soucieuse de prendre sa part de la gloire du savant qu'elle célèbre, et enfin au niveau des débats historiographiques et scientifiques qui transposent à leur tour cette dialectique entre le national et le local, la petite et la grande patrie²⁸.

Le localisme est présent d'abord dans l'esprit même des initiateurs des commémorations. Ainsi, à Pise en 1839, les membres de la commission pour l'inauguration de la statue de Galilée ne manquent pas de mettre en avant leur volonté de rendre le savant à sa ville natale, sans laisser à la seule Florence le soin d'honorer ce héros partagé. C'est ainsi que, dans une lettre qu'il adresse aux souscripteurs potentiels du monument, le président de la commission Antonio Simonelli met en avant les initiatives prises dans les autres villes toscanes, et en particulier la volonté affichée à Florence d'orner les loges de Giorgio Vasari qui longent la Galerie des Offices avec des statues d'illustres toscans, dans un esprit d'émulation qui ne va pas sans rivalité : « En cette époque où tous les Toscans contribuent par leurs souscriptions

25. L'essentiel de ces poèmes est regroupé dans un volume paru dès 1839 : *Nella solenne inaugurazione della statua di Galileo rime degli Arcadi della Colonia Alfea offerte in omaggio agli scienziati italiani nel loro primo Congresso in Pisa nell'ottobre 1839*, Pisa, fratelli Nistri, 1839, 35 p. Mais d'autres poèmes ont pu être retrouvés par ailleurs comme Silvestro Centofanti, « Per l'inaugurazione della statua di Galileo nell'Ateneo pisano ai cultori delle scienze naturali congregati per la prima volta in Italia nella città di Pisa », signé « i lavoratori della Tipografia galileiana O.D.C » Florence, 1839, ou Tommaso Paoli, « Per l'inaugurazione della statua di Galileo, stanze del D. Tommaso Paoli di Pisa », Pisa, Niccola Capurro, 1839.

26. On trouvera la référence de plusieurs de ces textes in Maro Cini, « L'ambigua costruzione di un'identità nazionale... », *op. cit.*

27. Voir par exemple Luigi Zellini, *Homo : Ode per le feste centenarie di Galileo Galilei in Padova*, Bassano, Tip. Edoardo Fontana, 1892. Antonio Fabris, *Al popolo italiano nelle feste centenarie di Galileo Galilei : Ode*, Bassano, Padova, Fratelli Drucker, 1892. Giovanni Tecchio, *Galileo Galilei : Ode*, Padova, Fratelli Drucker, 1892.

28. Sur les rivalités urbaines et leur relation avec la construction nationale, on consultera Steen Bo Frandsen, « La Città italiana fra tradizione municipalistica e gerarchia nazionale durante il Risorgimento », *Meridiana*, 33, 1998, p. 83-106.

à faire installer les statues des hommes les plus illustres dans les loges de Giorgio Vasari dans la ville de Florence, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la Société pour le monument à Galilée à ériger à Pise veuille imiter cet exemple»²⁹.

Au-delà de cette volonté des initiateurs du monument de réveiller la fierté pisane des éventuels souscripteurs, la prégnance de cette rivalité entre les deux principales villes de Toscane se ressent jusque dans les poésies parues pour célébrer l'inauguration du monument, et en particulier dans un sonnet de Gaetano Meccherini distribué à tous les participants de la réunion au cours de la cérémonie de clôture, qui sous le titre « Pisa : a Galileo » attise cette tension dans son dernier sizain :

« Car si Florence jouit (ô sort cruel)
Parmi ses hauts mérites d'abriter en son sein
Tes cendres qu'elle conserve jalousement
De ta gloire éternelle, de ta bonne fortune,
Qui devra être la plus heureuse et la plus fière
Celle qui te donna une tombe, ou bien le berceau ? »³⁰

Cette rivalité locale apparaît enfin, avec une intensité non moins grande, à l'intérieur même du débat historiographique qui sous-tend la commémoration. L'identification de la maison natale de Galilée fait encore débat en 1839. Une tradition locale, née d'une mauvaise interprétation du livre de baptême dans lequel figure l'acte de naissance du savant, veut en effet que Galilée soit né dans une forteresse à Pise, un mythe repris par le graveur pisan Bartolomeo Polloni dans une illustration qu'il publie de la maison natale supposée de Galilée. Cette illustration provoque alors l'ire de l'historien Giusto Onesti, qui, dans une lettre ouverte à Polloni, lui fait reproche de reprendre ce mythe mal fondé. Ce qui est frappant pour notre propos dans cette lettre, c'est qu'avant de se lancer dans une démonstration savante pour disqualifier le dessin de Polloni, Onesti l'accuse par cette erreur de vouloir accaparer un scientifique italien pour la seule ville de Pise : « Quelle conséquence la gloire de l'Italie pourrait-elle tirer du fait que Galilée soit né à Pise, ou sous un autre ciel de notre belle Péninsule ? Quoi qu'il en soit, il serait toujours italien. De ce fait, partant de ce principe, tu n'aurais pas dû avoir ainsi cette étrange pensée, et concevoir un dessin qui montre les murs qui ont entendu ses premiers

29. « In un tempo un cui tutti i Toscani concorrono colle loro sottoscrizioni a fare collocare le Statue degli Uomini i più Illustri presso le Logge di Giorgio Vasari nella Città di Firenze, non è da far maraviglia se anch'è la Società pel Monumento da erigersi in Pisa al Galileo ha voluto imitar quell'esempio ».

30. « Che se a Fiorenza gode (ahi sorte acerba!)/Fra gli alti pregi che in suo grembo aduna/Del cener tuo che in lei gelosa o serba;/Di qual gloria maggior, di qual fortuna/Andar dovrà più lieta e più superba,/ Chi la tomba ti diede, o chi la culla? » « Pisa a Galileo », Sonetto del Cav. Gaetano Mecherini in *Rime degli Arcadi della Colonia Alfea nella solenne inaugurazione della statua di Galileo, avvenuta in Pisa nel 2 ottobre 1839*, Pisa, Tipografia Nistri, 1839, p. 9.

vagissements, par manque d'informations sur le vrai monument, dans le seul but d'apporter un nouveau lustre à ta patrie»³¹.

Au-delà de la discussion savante sur le lieu de naissance de Galilée, et la paroisse à laquelle il était rattaché, cette interpellation montre combien ce débat est imprégné de rivalités urbaines³². Giovanni Rosini lui-même doit payer son tribut à ce débat d'érudits dans la version publiée de son discours inaugural, en développant une longue note de bas de page destinée à argumenter que s'il n'est effectivement pas né dans la maison que la tradition lui attribue, Galilée est malgré tout indéniablement né Pisan³³. Et c'est par une prétérition que Rosini se défend de nourrir les rivalités urbaines, que la conclusion du passage alimente bel et bien : « C'est donc notre ville qui a servi de berceau au grand homme. De Florence, où il exerçait le métier de marchand, son père vint ici pour chercher la bonne fortune. Et c'est donc ici que le marchand installa son domicile, là où il avait déménagé son commerce; il semble donc que son fils pût à juste titre se dire nôtre; mais loin de nous une quelconque ombre de guerre municipale. C'est ici qu'il naquit, et voilà tout. Si bien qu'il est doux de penser ce matin, que l'air que nous respirons, et la lumière qui nous illumine furent l'air qu'il respira la première fois et la lumière qui la première fois brilla dans les yeux de ce jeune immortel »³⁴.

Le débat historiographique sur les lieux où Galilée a vécu traverse ainsi le demi-siècle de commémorations galiléennes. Tandis que Florence a dès le début du XVIII^e siècle choisi de distinguer la maison où Galilée a fini sa vie en implantant sur sa façade un buste du grand homme sculpté par Foggini, Padoue se met à son tour en quête des lieux que le savant a habités, qu'Antonio Favaro lui-même compile dans un ouvrage paru juste après les

31. « Quale impicanza potrebbe arrecarsi alla gloria d'Italia sostenendo che il Galileo sia nato in Pisa, ovvero sotto altro Cielo della nostra bella Penisola? In ogni modo sarebbe sempre Italiano. Pertanto, notrendo questo principio, tu non potevi stranamente aver pensiero, e ideare un disegno che additasse le mura che udirono i di lui primi vagiti per mancanza di notizie che ne segnino il vero monumento, in vista di arrecare novello lustro alla Patria. » Lettera di Giusto Onesti diretta a B. Polloni, reproduite in *Relazioni intorno alla riunione degli scienziati tenuta in Pisa nel 1830 coll'aggiunta delle notizie sui congressi scientifici in generale*, Pisa, Tipografia Nistri, 1839, non paginé.

32. Le débat se poursuit d'ailleurs, avec en particulier la publication d'un échange de lettres entre Giusto Onesti et Placido Costanzi sur le même sujet : Placido Costanzi, *Breve corrispondenza tra Placido Costanzi e Giusto Onesti intorno ad alcune produzioni di B. Polloni*, s.l., 1839, consultable en ligne sur le site du Musée Galilée de Florence : <http://fermi.imss.fi.it/rd/bdv?bdviewer/bid=000000370689> [dernière consultation le 12 octobre 2012], et jusqu'en 1864, où l'illustration de Bartolommeo Polloni est reprise dans un opuscule du tricentenaire publié par Francesco Buonamicisous le titre *Trigesimo natalizio di Galileo*.

33. Dans une longue note ajoutée à son discours, Rosini répond point par point, et sans le nommer, aux objections de Giusto Onesti, Giovanni Rosini, « Orazione del Prof. Rosini per l'inaugurazione della statua del Galileo », in *Atti della prima riunione degli scienziati italiani*, Pisa, 1839, p. 275-276.

34. « Questa nostra città diede la culla al grand'uomo. Da Firenze, dove esercitava la mercatura, qui venne il padre suo, per cercare fortuna migliore. E siccome il mercadente là stabilisce il suo domicilio dove trasporta i suoi traffici; pare che a giusto titolo si potrebbe il figlio chiamar nostro; ma lunge da noi qualunque ombra di gare municipali. Egli qui nacque, e ciò basta. Sicchè dolce cosa in questa mattina sarà il ricordare, che l'aura che respiriamo, e la luce che c'illumina, fu l'aura che respirò la prima volta; e la luce fu che la prima volta brillò negli occhi del fanciullo immortale », *ibid.*, p. 275.

commémorations³⁵. Et ce fin connaisseur de Galilée, auteur de plusieurs dizaines d'articles et ouvrages érudits sur le savant, ne peut s'empêcher, dans son ouvrage majeur consacré à Galilée à Padoue, de souligner dès l'introduction combien la vie à Padoue fut favorable à la créativité et à l'épanouissement d'un savant à qui l'air de Pise ne convenait pas³⁶. Et de citer Apostolo Zenio pour confirmer que Padoue n'a « rien à envier aux autres villes sinon la chance de trouver un bon historien pour l'illustrer »³⁷.

Galilée italien

Au-delà des querelles savantes et populaires autour de l'appartenance locale de Galilée, il n'en demeure pas moins que la figure qui se dégage des commémorations galiléennes de 1839 à 1892 transcende les particularismes et établit une sorte d'idéal véritablement italien. Cette dialectique entre petite et grande patrie se trouve d'ailleurs bien résumée dans un article paru dans *L'indicatore pisano* le 10 octobre 1839 qui rend compte de l'inauguration. La concurrence avec Florence est soulignée dès l'ouverture de l'article, en rappelant que seule cette ville avait jusqu'alors payé son tribut à la mémoire de Galilée : « L'attachement de la patrie à Galilée était tel, et si glorieux, que le ciel voulut le répartir entre deux cités ; Florence l'avait bien senti, et un monument en atteste la reconnaissance là où à l'ombre de la Croix, l'autel et les tombes se partagent les honneurs. Mais ici, sur les rives de Pise, où trouver une stèle, ou un bronze à sa mémoire ? »³⁸. Mais c'est bien sûr la nation italienne que se conclut l'article, comme une réconciliation après les rivalités urbaines : « Élève-toi dans notre temple du savoir où résonne encore cette voix puissante qui a renouvelé le monde des sciences. Qu'ici l'on puisse lire : "à Galilée, la patrie", et rien de plus. L'étranger qui vient jusqu'à nous, s'il lui est arrivé de piétiner avec mépris une esclave italienne, face à un tel monument, devra sentir la force de notre fierté nationale »³⁹.

Si le Galilée italien est déjà bien présent à Pise en 1839, il se dégage tout de même de notre étude une tendance à l'atténuation des rivalités urbaines et à la mise en avant de plus en plus nette de Galilée comme figure de l'unité nationale transcendant les particularismes locaux. Ainsi le recteur de l'Université de Padoue Silvestro Centofanti prend-il soin en 1892, après avoir salué la présence de représentants des autres villes italiennes, de mettre en

35. Antonio Favaro, *Delle case abitate da Galileo Galilei in Padova*, Padova, Tip. Gio. Batt. Randi, 1893.

36. Antonio Favaro, *Galileo Galilei e lo studio di Padova*, Padoue, Antenore, 1966 [1883].

37. *Ibid.*, p. XIV.

38. « L'esser patrio al Galileo era tale e tanto dono di gloria che il cielo lo volle partito fra due dittadi avventurose, Fiorenza ven lo sentiva, e un monumento ne attesta la riconoscenza là dove là dove all'ombra della Croce l'are e le tombe si dividono gli onori. Ma qui sulle rive di Pisa, ove una pietra, ove un bronzo ricordevole? », G. Tabani, « Un monumento al Galileo in Pisa », *L'indicatore Pisano*, 10 octobre 1839, p. 1.

39. « Sorga nel nostro tempio del sapere ove suona ancora poderosa quella voce che rinuovò il mondo delle Scienze. Vi si lega scolpito – Al Galileo la Patria – e basterà. Lo straniero che trattà fino a noi, se avrà potuto calpestare con dispregio una gleba italiana, in faccia a tal monumento sentirà fiacco il nazionale orgoglio », *Ibid.*

garde les participants contre toute récupération locale de Galilée. De même, la périphrase qui désigne Galilée comme « l'illustre italien » [il sommo italiano], qui apparaît en 1864, devient un lieu commun des commémorations de 1892.

Cela n'implique pas que la compétition ait disparu des commémorations galiléennes ; mais elle est désormais davantage tournée vers l'extérieur de la péninsule. Ainsi les écrits érudits ont-ils recours à Galilée pour affirmer un primat italien sur les sciences, comme Machiavel ou Dante avaient pu servir à créer son équivalent dans le domaine littéraire⁴⁰. La comparaison de son œuvre avec celle de Bacon, voire de Descartes, sert à affirmer le rôle historique de la science italienne et à enraciner une Italie scientifique antérieure à l'unification nationale, et capable de rivaliser avec les plus grandes nations européennes. Cette comparaison, qui apparaît pour la première fois dans le discours prononcé par Augusto Conti à Pise en 1864⁴¹, est présente en 1892 aussi bien dans le discours inaugural des célébrations par le recteur de l'Université Silvestro Centofanti⁴² que dans les ouvrages savants, comme sous la plume de l'historien Pasquale Villari, dont l'essai *Galileo, Bacon, e il metodo sperimentale* peut être lu à de nombreux égards comme une tentative d'affirmer la primauté de l'un sur l'autre⁴³.

DU CONCILIATEUR AU HÉROS DE L'ANTICLÉRICALISME

Cette affirmation nationale pourrait être de nature à attiser la tension autour de la délicate question du procès de Galilée. Cet épisode de 1633 reste un point sensible, et une arme potentiellement redoutable pour pointer les ingérences de l'Église dans le domaine des sciences. Le contexte de construction nationale, qui rencontre une nette opposition de l'Église dès son origine, encore renforcée par la prise de Rome et la perte des États du pape en 1870, rend le dialogue autour de Galilée d'autant plus difficile. De ce fait, l'utilisation de la figure de Galilée lors des commémorations connaît une évolution marquée, de la position de conciliateur qu'il occupe à Pise en 1839 à l'usage agonistique qui en est fait à Padoue en 1892.

Galilée à Pise : le conciliateur

La réunion des savants italiens de Pise en 1839 marque un temps de tension importante entre les communautés scientifiques italiennes et l'Église,

40. Giuliano Albarani, *Il mito del primato italiano nella storiografia del Risorgimento*, Roma, Unicopli, 2008.

41. Augusto Conti, « Galileo », Pise, 1864, reproduit in *Storia della filosofia*, Firenze, G. Barbèra, 1899 (cinquième édition), t. 2, chapitre 16, p. 45-368.

42. Silvestro Centofanti, *Discorso letto nell'aula magna della R. Università di Pisa dal rettore Silvestro Centofanti nel terzo centenario della nascita di Galileo Galilei*, Pisa, Tipografia Nistri, 1864.

43. Pasquale Villari, *Galileo, Bacon e il metodo sperimentale*, Pisa, s.n., 1864.

symbolisé par l'interdiction faite aux scientifiques des États pontificaux de prendre part au congrès. Un rapport du commissaire pontifical du quartier de Santa Croce à Florence précise les modalités de cette interdiction : « Il est connu que le Gouvernement pontifical a formellement et absolument interdit aux scientifiques de son État qui en sont salariés d'intervenir à [cette] réunion, et d'avoir des contacts avec les intervenants de ladite réunion »⁴⁴.

La méfiance vis-à-vis de toute action de dimension nationale, et la présence parmi les participants à la réunion d'opposants notoires au pouvoir temporel du pape, parmi lesquels plusieurs exilés des États pontificaux, expliquent en bonne partie cette hostilité.

Pourtant, dès le début des célébrations, la position de l'Église apparaît plus ambivalente. Le choix de faire précéder la fête galiléenne d'une messe d'ouverture du congrès apparaît comme un premier signe d'apaisement⁴⁵. Conçue comme un geste nécessaire de bonne volonté des scientifiques à l'égard des autorités politiques et religieuses de Pise, cette messe rencontre dès le départ le scepticisme des uns et des autres. Un échange de lettres entre le président du Buon Governo Giovanni Bologna et le capitaine de police Zamboni fait état de ces réticences : certains choristes de l'Église primatiale ont ainsi pris l'initiative de s'adresser à Rome pour s'assurer de l'approbation du pape, et l'on craint même à un moment qu'ils ne boycottent la cérémonie⁴⁶. La situation se détend lorsqu'il est acquis pour chacun que la messe sera réservée aux seuls scientifiques catholiques, les autres, et en particulier les protestants, n'y étant pas conviés. Cet épisode témoigne à la fois de la méfiance réciproque des scientifiques et des religieux en même temps que de la volonté de passer outre, et se résout dans un compromis acceptable par tous.

De manière plus frappante encore, le discours prononcé pour inaugurer la statue de Galilée par le professeur de rhétorique Giovanni Rosini apparaît d'une particulière modération à l'égard de l'Église. Trois arguments sont tour à tour mis en avant pour réfuter toute interprétation opposant l'Église à la science. Le premier consiste à affirmer que Galilée a toujours soigneusement évité de s'opposer à l'Église, en se plaçant dans un ordre de vérité différent de celui de la théologie. Le second à faire de ce procès le résultat d'un complot ourdi par des courtisans jaloux de Galilée et non un enjeu autour du système copernicien, et le troisième à distinguer l'Église de l'Inquisition.

44. « È noto purtroppo che il Governo Pontificio ha data assoluta e formale proibizione agli scienziati dal suo Stato provveduti di salario, d'intervenire alla suindicata riunione e di avere del pari comunicazione cogli intervenienti alla riunione stessa [...] ». Rapport du Commissario del Quartiere di Santa Croce in Firenze, Archivio di Stato di Firenze (dorénavant ASF), Archivio segreto del Buon Governo (dorénavant ASBG), 252, 189, 4 octobre 1839.

45. Sur cet épisode, voir en particulier Elisa Tacchi, « Il primo Congresso degli scienziati in Pisa », *Studi storici*, 1903, 12, p. 243-248.

46. Cet échange, largement repris par Elisa Tacchi, est conservé in ASF, ASBG, 252, 120-121.

Le premier argument n'a rien de nouveau. Déjà, en son temps, Copernic s'était abrité derrière une hypothèse mathématique pour rendre son système compatible avec les Écritures⁴⁷. Giovanni Rosini reprend cet argument à son compte dans ce contexte fort différent : « La première chose, c'est que (aussi persuadé que fût Galilée de la vérité du système copernicien), considérant la dureté des temps et l'ignorance universelle, [...], en songeant enfin qu'il ne s'agissait pas d'une doctrine, d'où l'on puisse dériver un grand axiome de morale, ou dont dépende le bien-être des hommes : avisé comme il était, il prit soin de ne jamais défendre la doctrine copernicienne comme une thèse, mais toujours comme une hypothèse. Et ceci est un fait indiscutable, car il s'appuie non pas sur la déduction d'arguments lointains, mais sur ses propres paroles »⁴⁸. Et Rosini de citer le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* et sa préface, dans laquelle on lit en effet : « À cette fin, j'ai pris dans la discussion le parti de Copernic, procédant en une pure hypothèse mathématique, cherchant par les voies les plus artificieuses à la présenter comme supérieure à celle de l'immobilité de la Terre, non pas absolument, mais telle qu'elle est défendue par certains »⁴⁹.

Cette préface, qui n'est pas signée, alors que la dédicace qui la précède l'est, a souvent été interprétée comme une concession de Galilée à la censure, quand ce n'est pas comme un ajout pur et simple exigé de lui⁵⁰. D'autres écrits de Galilée, dont Giovanni Rosini n'avait peut-être pas connaissance, permettent en tout cas de penser que cet argument est d'abord un artifice rhétorique destiné à se protéger de la censure⁵¹. Quoi qu'il en soit de la sincérité de Galilée en invoquant cet argument, son utilisation par Giovanni Rosini étonne d'autant plus que l'utilisation de la notion d'hypothèse mathématique

47. Voir l'introduction de Copernic à ses *Révolutions des sphères célestes* sous le titre « Au lecteur, sur les hypothèses de cet ouvrage ».

48. « La prima sì è, che (quantunque il Galileo persuaso fosse della verità del Sistema Copernicano) considerando l'infelicità de' tempi suoi nell'universale ignoranza; [...] riflettendo in fine, che non trattavasi d'una dottrina, da cui derivasse un grande assioma di morale, nè da cui dipendesse il ben essere degli uomini : savio com'era, non prese mai a sostenere e difendere la Dottrina Copernicana come tesi, ma ne trattò come ipotesi sempre. E questo è un fatto impugnabile, perchè si prova non già con deduzione di argomenti lontani, o incerti; ma coll'espressione chiara e semplice delle sue stesse parole » in « Orazione del Prof. Rosini... », *op. cit.*, p. 292.

49. « A questo fine ho presa nel discorso la parte Copernicana, procedendo in pura ipotesi matematica, cercando per ogni strada artificiosa di rappresentarla superiore, non a quella della fermezza della Terra assolutamente, ma secondo che si difende da alcuni », Galileo Galilei, *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo*, Madrid, Rizzoli, 2003, p. 167.

50. Voir à ce sujet la note qu'Antonio Beltrán Marí situe dans son édition du *Dialogue* sur cette préface, en s'appuyant sur une lettre du padre Niccolò Riccardi du 19 juillet 1631 qui réclame clairement cet ajout, *ibid.*, p. 165.

51. On songe par exemple aux « Considérations sur l'opinion coperniciennes », rédigées par Galilée mais inédites jusqu'à leur publication dans les *Atti dell'Accademia dei Lincei* en 1882, reproduites par Maurice Clavelin in Maurice Clavelin, *Galilée copernicien*, Paris, Albin Michel, 2004, p. 385-412, où l'on lit : « Ceux qui persistent à affirmer que Copernic, comme astronome, a considéré seulement *ex hypothesi* la mobilité de la terre [...] montrent (et cela soit dit sans malveillance) qu'ils se sont trop fiés à ceux qui parlent davantage selon leur vision propre qu'à partir d'une connaissance assidue de l'ouvrage de Copernic et des problèmes en jeu ; en suite de quoi leur discours manque forcément de justesse », p. 390.

pour distinguer l'ordre de vérité scientifique de celui de la vérité théologique est devenue dans l'intervalle une sorte de lieu commun des scientifiques pour se protéger de la censure. D'origine aristotélicienne, la distinction entre des vérités « absolues » et des vérités « *ex hypothesis* » demeure et a largement été reprise et rediscutée depuis Galilée, de Newton à Leibniz, et de Robert Boyle à Buffon, de sorte qu'en cette première moitié de XIX^e siècle, il semble acquis pour tous que le système copernicien a une vocation de vérité objective et pas seulement de sauvetage des apparences⁵². Pour autant, le retour de cet argument largement discrédité dans le récit du procès de Galilée a ici une fonction bien précise : montrer que Galilée a toujours cherché à éviter de s'opposer à l'Église, et qu'il s'est lui-même efforcé de rendre son discours scientifique compatible avec le dogme chrétien.

Cette considération amène Giovanni Rosini à la conclusion que Galilée n'a jamais abjuré le système copernicien, puisque, écrit-il : « on ne peut se dédire de ce que l'on n'a jamais dit, ni abjurer une doctrine que l'on n'a jamais soutenue. »⁵³ La distinction est de taille, car elle transforme profondément l'enjeu du procès de Galilée, qui n'oppose plus un scientifique à une doctrine religieuse, mais repose sur un simple malentendu.

Dès lors qu'il est ainsi établi que Galilée n'a pas voulu le conflit avec l'Église et que ce conflit n'aurait pas dû être au regard de ce qui a été dit et écrit, il reste à établir comment, malgré toutes ces précautions, Galilée a pu se retrouver devant un tribunal. La réponse de Giovanni Rosini consiste essentiellement à expliquer que Galilée a été victime d'une intrigue de cour : « Une autre vérité, qui n'est pas moins importante, c'est que les dialogues furent le prétexte, et non la cause, de ses mésaventures. La cause secrète en fut une atroce calomnie, fausement appuyée, et que l'on a crue vraie. De sorte que ce n'est pas au système copernicien, mais à la perfidie de ses ennemis qu'il faut imputer ce qui est arrivé »⁵⁴.

Ainsi, après avoir déplacé le débat du plan théologique à l'hypothèse scientifique, Rosini le réduit à nouveau en en faisant une simple pérépétie dans une lutte d'influence entre courtisans. Cette accusation vise explicitement le cardinal Antonio Barberini, dont Rosini rappelle qu'il avait cru se reconnaître dans le personnage de Simplicio, qui endosse dans le *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* le rôle peu flatteur de l'aristotélicien borné⁵⁵.

52. Sur le statut des hypothèses et leur valeur de vérité, lire en particulier Ernan McMullin, « Hypothesis » in Wilbur Applebaum (ed.), *Encyclopedia of the Scientific Revolution; From Copernicus to Newton*, New York-Londres, Garland Publishing, 2000, p. 315-318.

53. « Uno dedit non può di quello che non ha mai detto, nè abbiurare una dottrina, che non ha mai sostenuto », in « Orazione del Prof. Rosini... », *op. cit.*, p. 293.

54. « L'altra verità, non meno importante, si è, che i Dialoghi furono il pretesto, non la causa delle sue sventure. La causa segreta fu un'atroce calunnia, falsamente appostagli, e creduta vera. Sicchè non al Sistema Copernicano, ma alla perfidia de'suoi nemici si debbe imputare quanto avvenne », in « Orazione del Prof. Rosini... », *op. cit.*, p. 293.

55. Rosini appuie cette identification sur une lettre du père Castelli à Galilée du 22 décembre 1635 qui

L'affirmation des enjeux de pouvoir qui sous-tendent le procès de Galilée peut paraître banale, si on la considère sous son apparente simplicité de théorie du complot. Elle trouve pourtant des échos dans l'historiographie galiléenne la plus récente, qui s'est attachée à démontrer combien les enjeux de pouvoir à la cour des Médicis comme à Rome avaient pesé dans le procès de Galilée⁵⁶. L'ensemble du discours de Giovanni Rosini met en effet en avant les mécanismes de cour comme déterminants dans les différentes étapes de la carrière de Galilée. Rosini ne va certes pas jusqu'à envisager que Galilée ait pu lui-même se mêler à ces luttes de pouvoir, mais le seul fait de les mentionner est un indice précieux pour comprendre le sens de la démonstration. L'enjeu est en effet moins de savoir si ces affirmations de Rosini sont fondées ou non, que de constater que l'effet recherché est ici de réduire la question scientifique, celle de l'héliocentrisme et du système copernicien, au rang d'un simple prétexte, mettant ainsi en avant des facteurs du procès de Galilée que l'historiographie aura tendance à négliger très largement dès la seconde moitié du XIX^e siècle. De ceci il résulte ce fait paradoxal que devant un congrès de scientifiques, l'orateur réduit une des questions scientifiques les plus fameuses et une des références ultimes des scientifiques à une cabale de courtisans.

Les éléments ainsi posés, le professeur de rhétorique peut conclure cette série de déplacements du problème pour désamorcer l'opposition entre l'Église et les scientifiques que pourrait susciter l'évocation du procès de Galilée. Pour contrer l'idée que, malgré les précautions de Galilée, malgré le rôle moteur des calomnies et des jalousies, Galilée a bel et bien été contraint à l'abjuration, et le système copernicien condamné, Rosini a recours à un dernier argument, qui consiste à charger l'Inquisition pour mieux exonérer l'Église. Ainsi conclut-il sa démonstration : « La querelle n'a pas opposé le Philosophe à l'Église, qui n'a jamais condamné le Système copernicien – car l'Inquisition n'est pas l'Église, pas plus que ses décrets ne sont des dogmes – mais le Galilée calomnié à un homme puissant, à qui l'on a fait croire qu'il avait été offensé »⁵⁷.

Cette conclusion ne laisse guère de doute sur la volonté de Giovanni Rosini de faire de cette inauguration non pas une provocation supplémentaire vis-à-vis d'une Église déjà très méfiante à l'égard de la Réunion des

réfute cette interprétation mais accrédite l'idée que Barberini s'est cru visé. Cette lettre a fait l'objet en 1821 d'une première publication dans un ouvrage de Giambattista Venturi, qui est une référence récurrente du discours de Rosini : Giambattista Venturi, *Memorie e lettere inedite finora o disperse di Galileo Galilei, ordinate ed illustrate con annotazioni dal cav. Giambattista Venturi*, Modène, 1818-1821, 2 vol.

56. Voir à ce propos Mario Biagioli, *Galileo Courtier : The Practice of Science in the Culture of Absolutism*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.

57. « La querela non insorse fra il Filosofo e la Chiesa, che non ha mai condannato il Sistema Copernicano – perché l'Inquisizione non è la Chiesa, nè i suoi decreti son dogmi – ma tra il Galileo calunniato e l'uomo potentissimo, a cui si fece credere di essere stato offeso [...] », in « Orazione del Prof. Rosini... », *op. cit.*, p. 293.

scientifiques, mais une main tendue, une démonstration de la compatibilité, et même du lien nécessaire entre la science et la religion.

On aura beau jeu de voir dans la modération des propos de l'apologue un effet de la censure, et il faut en effet retenir le décalage qui existe entre un discours oral insaisissable pour l'historien et son édition, relue par les autorités. On dispose à cet égard du rapport d'un capitaine de police, Teodulo Botti, qui n'a pas assisté à l'inauguration, mais revient le lendemain sur le contenu du discours, et prescrit quelques modifications en vue de sa publication : « Il se dit que dans le discours prononcé hier par monsieur le professeur Rosini à l'occasion de l'inauguration de la statue de Galilée, il y avait quelques expressions trop vibrantes contre le pape Urbain VIII, et le recteur de l'Université de Pise de l'époque, qui mériteraient d'être retirées au cas où M. Rosini voudrait faire publier son discours, comme il semble y être disposé »⁵⁸.

La censure aura donc sans aucun doute amendé le discours, puisque la version qui nous est parvenue n'attaque à aucun moment frontalement ni Urbain VIII ni le recteur de l'Université. Pour autant, si les noms ont disparu, les allusions restent transparentes, et l'on n'a aucune raison de penser que ce discours, que le rapport du représentant du Buon Governo sur place qualifiait de « très conforme à l'histoire »⁵⁹ ait été bouleversé par la censure. Mieux encore, le très court intervalle qui sépare l'inauguration de la distribution du texte, qui n'est que de quinze jours, ce dont Rosini s'excuse lui-même en préambule de la version imprimée, rend inenvisageable une quelconque réécriture du texte, et limite nécessairement le rôle de la censure à quelques ajouts et suppressions.

De Pise à Padoue : Galilée anticlérical

La commémoration de Pise en 1864 apparaît à bien des égards comme un point de basculement. Des éléments précédents, il reste le choix d'ouvrir la célébration dans une église, et plus précisément dans celle où Galilée a été baptisé comme pour souligner qu'en dépit de ses déboires avec l'Inquisition, Galilée n'a jamais cessé d'être catholique. Silvestro Centofanti souligne également dans son discours le soin que Galilée avait pris de montrer combien ses théories étaient compatibles avec les Écritures.

La question du rapport entre l'Inquisition et l'Église apparaît pourtant plus disputée qu'en 1839. Ainsi, l'historien catholique libéral Cesare Balbo continue à plaider pour une distinction nette entre ces deux entités pour

58. « Sentesi che nel discorso recitato ieri dal sig. Professore Rosini nella circostanza dell'Inaugurazione della statua di Galileo, vi fossero delle espressioni troppo vibrante contro il Papa Urbano VIII, e il Provveditore dell'Università di Pisa in quel tempo, le quali meriterebbero di esser tolte, qualora il sig. Rosini volesse fare stampare questo suo discorso, come sembra disposto », Rapport de l'inspecteur de police Teodulo Botti sur la première réunion des scientifiques italiens, 3 octobre 1839, ASF, ABG, n° 252, 149.

59. Rapport de Giulio Ragnoni adressé au président du Buon Governo, 2 octobre 1839, ASF, ASBG, 252, n° 126.

dédouaner l'Église des persécutions subies par Galilée : « Le procès de Galilée n'est pas glorieux, sans doute, pour les prélats qui y prirent part ; mais les prisons et les tourments qu'on lui ajoute sont autant d'exagérations, et il est plus grave encore d'attribuer au Saint-Siège l'œuvre de l'Inquisition »⁶⁰. Mais ce discours tenu dans le cadre d'un ouvrage historiographique n'est plus dominant, et à la tribune, c'est une position plus hostile qui l'emporte. Ainsi le recteur Centofanti n'hésite-t-il pas à s'en prendre directement à « l'autorité abusive de l'Église »⁶¹ tandis qu'il balaye l'argument de l'hypothèse défendu par Rosini en 1839 pour mettre au contraire en valeur le fait que Galilée a dépassé Copernic en faisant passer l'héliocentrisme de simple hypothèse au statut de vérité scientifique⁶². Et les mots de conclusion du discours sonnent comme une attaque sans ambiguïté à l'égard de l'institution ecclésiastique, même si elle prend soin encore une fois de la distinguer de la foi chrétienne : « Le christianisme est la religion de l'amour, de la fraternité universelle et du rachat de l'homme [...] ; et vous, ministres de cette religion d'amour, vous en faites un instrument de sottes persécutions et d'injustes condamnations, et vous vous faites bourreaux au nom de celui qui vous apprend à mourir pour les autres. [...] Honte à vous d'être à l'origine d'une si absurde et monstrueuse contradiction. Apprenez une bonne fois à être chrétiens »⁶³.

Le cheminement vers une utilisation anticléricale du procès de Galilée n'est certes pas univoque. La décision d'installer une statue du savant sur la façade rénovée de la cathédrale de Florence souligne la persistance des efforts pour réconcilier l'Église et Galilée de même que la raison et la foi. Cette décision doit beaucoup à Augusto Conti, alors conseiller à l'Instruction supérieure de Florence, un catholique modéré que l'on retrouve à Padoue 28 ans plus tard, représentant désormais bien isolé de ce qu'Antonio Pacinotti, recteur de l'Université de Pise appelle avec une pointe de mépris « l'aristotélisme moderne », cette tentative qu'il juge vaine de tenir ensemble aristotélisme, galiléisme et foi chrétienne : « L'aristotélicien moderne, dans sa tentative d'arranger Galilée à sa façon, avait certes d'excellentes intentions ; et même si je doute que le résultat puisse correspondre à ces bonnes intentions, j'imagine qu'il espérait ainsi atténuer les frottements entre la raison et la foi »⁶⁴.

60. « Il processo di Galileo è brutto senza dubbio per li prelati che v'ebber parte; ma le carceri, i tormenti aggiuntivi sono grave esagerazioni, e più grave quella di attribuire alla Santa Sede l'opera dell'Inquisizione. » Cesare Balbo, *Sommario di storia d'Italia*, Firenze, Le Monnier, 1865, p. 348.

61. Silvestro Centofanti, *Discorso letto nell'aula magna della R. Università di Pisa dal rettore Silvestro Centofanti nel terzo centenario della nascita di Galileo Galilei*, Pise, Tipografia Nistri, 1864, p. 13.

62. *Ibid.*, p. 14.

63. « Il Cristianesimo è la religione dell'amore, della fraternità universale, e dell'umano riscatto [...] voi ne fate strumento di persecuzioni stolte e d'ingiuste condannazioni, e vi rendete anco carnefici nel nome di Colui che v'insegnò a morire per gli altri. [...] Vergognatevi di esser cagione di così assurdo, e mostruoso contrasto, ed imparate una volta ad essere cristiani. » *Ibid.*, p. 17.

64. « Il moderno Aristotelico nel tentativo di accomodare il Galileo a modo suo, ritengo abbia avuto intenzioni eccellenti; e benché io dubiti che l'esito possa non corrispondere alla sua bona intenzione, mi immagino che sperasse con ciò di mitigare gli attriti fra la ragione e la fede. » Pacinotti Antonio, « Sulla perennità della memoria del Galileo in Pisa, Discorso inaugurale per la riapertura degli studi nella R.

C'est qu'entre-temps, les tenants d'une position plus radicale sont devenus largement dominants à l'Université, renforcés par le contexte d'hostilité qui s'est développé entre l'Église et l'Italie nouvelle au moment de la prise de Rome et de sa proclamation comme capitale du royaume. Ainsi le discours d'Antonio Favaro au cours des célébrations de Galilée se conclut-il par une attaque en règle : « La Curie romaine a désormais soldé ces deux graves erreurs [les condamnations de Galilée et de Giordano Bruno]. Le monument que la nouvelle Italie a érigé sur le Campo dei Fiori, même s'il ne s'élève pas sous la coupole de Saint Pierre, come l'aurait souhaité Draper, a vengé le bûcher scélérat. Galilée s'était déjà vengé le jour même où Rome dut sortir de l'Index le Dialogue condamné, et faire enseigner pour vraie la doctrine hérétique dans une chaire de l'Université pontificale »⁶⁵.

Le ton beaucoup plus offensif, le parallèle avec Giordano Bruno dont la statue vient d'être érigée sur le *Campo dei Fiori* dans un contexte d'extrême tension avec le pape, l'allusion à John W. Draper et à son *Histoire du conflit entre la religion et la science*⁶⁶, montrent que l'utilisation politique de Galilée dans les rapports de la science à l'Église s'est quasiment inversée. Et s'il est vrai que le nom de Giordano Bruno n'a à notre connaissance jamais été cité au cours des commémorations officielles de 1839 et 1864, on le retrouve au contraire à de nombreuses reprises dans les discours de 1892, établissant une continuité historique entre les deux procès que les célébrants précédents se refusaient à envisager.

*

Le contraste saisissant entre les bornes de notre étude, séparées d'un demi-siècle, permet de mesurer la fracture apparue entre la communauté scientifique et l'Église au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, une fracture qu'une part importante de l'historiographie de la fin du XIX^e siècle a contribué à faire passer pour universelle, alors que le tableau de 1839 est plus nuancé.

Si Galilée fut tout au long de la période célébré comme un héros rassembleur, les différents aspects de son personnage et de sa biographie successivement mis en avant permettent de construire une figure différente selon le contexte : figure de réconciliation des savants avec le peuple, et de la science

Università di Pisa letto il 4 novembre 1893 dal Prof. Antonio Pacinotti», *Annuario della R. Università di Pisa per l'anno accademico 1893-1894*, p. 23.

65. « La Curia Romana ha ormai scontato ambedue i gravissimi errori. Il monumento che la nuova Italia eresse in Campo di Fiori, se anche non sorge sotto la cupola di S. Pietro, conforme al vaticinio del Draper, vendicò il rogo scellerato; le vendette di Galileo aveva già fatte Roma istessa il giorno in cui dovette cancellare dall'Indice il condannato Dialogo, e far insegnare per vero la eretica dottrina da una cattedra dell'Università Papale. » Antonio Favaro, *Per il Terzo centenario della Inaugurazione dell'insegnamento di Galileo Galilei nello studio di Padova – VII dicembre MDXXXXCII*, Firenze, Tipografia di G. Barbèra, 1992, p. 29.

66. John W. Draper, *History of the Conflict between Religion and Science*, New York, D. Appleton, 1874.

avec la foi en 1839, il est aussi un objet d'appropriation pour la ville de Pise face à sa voisine et rivale florentine. Figure d'unité nationale, de dépassement des conflits locaux et socle de la réécriture nationale de l'histoire de la science italienne en 1864, il bascule déjà dans le paradigme de la libre-pensée que la prise de Rome et la méfiance réciproque nouvelle entre les scientifiques de l'Université et l'Église catholique rendront omniprésent lors de la commémoration de Padoue en 1892.

*Antonin Durand est doctorant contractuel
à l'École pratique des hautes études (EPHE).*